

la terre, comme une fumée dans l'enfer. Le jeune félibre du Lauragais s'est aventuré dans la voie militante de Figueras, de Cardinal et de Bertrand de Born. Il a inventé l'ode romane au dix-neuvième siècle. » Il est certain que, depuis Goudouli, nul n'a manié le toulousain avec tant d'art. Lisez plutôt dans la *Lauseta* ce magnifique carillon de rimes *Al campanals de Sant-Miquèu* qui cache une grande pensée et d'amers souvenirs. Dans les *Armes de Castelnaudary*, dans la *Pierre de Montfort*, de la « buse Montfort », toujours le même sentiment. On a le droit de le discuter, dans certaines limites, surtout dans les conclusions anti-religieuses que notre poète et son groupe en ont parfois tirées, — on ne peut méconnaître une réelle inspiration.

La guerre de France, la dernière, a ses traces dans les chants de Fourès. A côté du *Montfort prussien* (toujours la croisade!) il faut citer le *Troumbetou*, ode guerrière à grande allure, dont le rythme sonne la charge.

Nous avons laissé voir que Fourès était, avant tout, un artiste, un ciseleur, un maître-ouvrier de rimes ; voici une grappe de poésies où il joint à la conception esthétique des Parnassiens (celle, du moins, qu'on leur voudrait toujours) une pensée plus rustique et plus large. Nous citerons *la Mort de l'amour*, *l'Albeto*, *les Grâces de Visconti à Bordeaux* et surtout ce charmant sonnet *Al tustadou de l'Amic german*<sup>1</sup> où l'orfèvre étale à plaisir le caprice de son imagination :

« De sa gaine de fer où se tordent de belles feuilles, le dogue musculeux sort tout encoléré. — Il vit ! il vit ! il fronce son nez, montre ses canines, il gronde ! il emplit la gentille maison de son cri terrible. » Un autre sonnet, *l'Estaiueto*, qui relate poétiquement la découverte d'un petit dieu Terme : « Il semblait dire, tenez en bon ordre le champ fécond, » nous servira de transition pour arriver à la meilleure part de l'œuvre de Fourès, aux pages dictées par la contemplation de la nature méridionale.

Il est le Felix Gras du Languedoc. Son intelligence si essentiellement artistique est peut-être moins ouverte aux choses de la nature, ses horizons ont un côté moins vaste, — et en cela il tiendrait aussi de la grâce champêtre d'Achille Mir, son compatriote ; — il n'en est pas moins vrai que la nature lauragaise n'a pas de miroir plus fidèle que l'œuvre d'Auguste Fourès. Dans certaine pièce *As nostris sabucs* (à nos roseaux), par exemple, il fait penser à Théocrite, il est enchanteur et sorcier à la façon de Corot. Un peintre encore qu'il me rappelle, c'est Millet, dont il n'a point cependant la poésie vaporeuse et naïve. Lisez pourtant la *Semenaire de Milh* (la semeuse de maïs), cette belle fille du Lauragais, qui songe à la récolte, « l'œil vif comme un charbon et les deux mains plantées sur les hanches. »

O la pageso pensasivo — al colh pouderos, as peds nuds,  
La belo droulasso qu'es divo — autant que Cibelo ou Venus.

Quelle grandeur, quelle largeur de touche dans ce sonnet : *Un parelh per vendemios* (un couple de bœufs aux vendanges). Nous voudrions le citer ici. C'est tantôt un animal plein de songe, tantôt un arbre plein de rêve, comme dans son *Noyer*, qui arrête au passage ce poète, cet observateur. Il passe, il écoute, il regarde, il surprend la chimère des animaux tranquilles. Peut-on mieux peindre

<sup>1</sup> Au heurtor de l'ami Germain, « un vaillant de la grande musique. »